

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | La couverture, le sommaire et les pages d'annonces
publicitaires sont manquantes.

Pagination continue. |

LA

SEM AINE RELIGIEUSE

DE QUEBEC

Le pardon du cœur

Pardonne r de cœur c'est bannir de son cœur tout sentiment de haine, de rancune et de vengeance ; et non seulement avoir un amour sincère pour son ennemi ; mais encore le témoigner extérieurement.

Ils ne pardonnent donc pas de cœur, ceux qui croient et disent qu'ils n'ont plus rien contre leur ennemi, mais qui cependant l'excluent de leurs prières et de leurs aumônes, et refusent de l'aider dans le besoin, lors même qu'ils le pourraient facilement.

Qu'on ne dise pas que la chose est impossible, car Dieu n'ordonne rien d'impossible, et cependant il nous a expressément ordonné de pardonner de cœur à ses ennemis, de les aimer et de leur faire du bien.

Le R. P. Resther

Le R. P. Resther est né à Montréal, le 26 août 1823. Son père était un honnête charpentier, et non seulement un bon citoyen dans le sens ordinaire du mot, mais ce qui est encore mieux, un chrétien exemplaire en tout. Aussi, la première éducation du R. P. Resther ne pécha par aucun côté, et lui imprima une direction qui le préserva de tout faux pas à son entrée dans le monde. Que de pauvres jeunes gens n'ont pas répondu aux vœux que Dieu avait sur eux, parceque leur première éducation avait été défectueuse !

Ses années d'enfance s'écoulèrent paisibles et uniformes comme celles de presque tous les enfants. A l'âge de cinq ou six ans il comptait parmi les bambins de l'école du voisinage, à 11 ans, il faisait sa première communion, dans la même année il recevait la confirmation des mains de Mgr Lartigue, premier évêque de Montréal, et quelques mois après, il entra it comme externe au collège de Montréal.

Les épreuves proportionnées à son âge allaient commencer pour lui. Il débutait dans l'étude du latin avant d'avoir jamais ouvert un livre français, et, de plus, ses condisciples avaient déjà fait les éléments français et en partie les

éléments latins. Quand j'entendais, disait-il plus tard, mes compagnons de classe réciter les déclinaisons, je m'imaginai que la langue latine était douze fois plus longue que la langue française, et je me décourageai complètement. On comprend facilement la distance qui me séparait de l'autre bout de la classe, et je me trouvai à côté du premier une seule fois dans l'année : la classe avait été disposée en cercle. L'erreur de jugement dont il fut la victime en cette circonstance, faillit lui faire dire adieu au collège pour jamais et briser son avenir. Mais Dieu veillait sur l'enfant dont il voulait faire un de ses ministres, comme nous allons le voir.

Dans le cours des vacances, son père ayant appris qu'on avait ouvert un collège à l'Assomption, eut l'heureuse inspiration de l'y conduire au commencement de la nouvelle année scolaire. Nous ne pouvons résister à la tentation de relater les principaux incidents de ce petit voyage dont le héros a fait le récit bien des fois. Comme nous étions en route pour l'Assomption, racontait le P. Resther, je rencontrai sur le bateau un élève qui venait de terminer son cours au collège de Montréal. Je lui demandai où il allait. Au collège de l'Assomption, me répondit-il, pour faire une classe. Quelle classe, lui demandai-je ? La syntaxe. C'est justement dans cette classe que je vais entrer, lui dis-je. Eh ! bien, mon petit bonhomme ; je serai ton maître. J'eus de suite le pressentiment de ce qui me pendait au bout du nez, car il avait laissé au collège la réputation d'un fort à bras. Je demandai ensuite à mon futur maître la permission d'aller chercher mon père pour le lui présenter. Jamais politesse ne m'a coûté si cher. Quand l'introduction fut faite, mon père lui dit : je suis enchanté, Monsieur, de rencontrer celui qui doit être le professeur de mon enfant. Ne l'épargnez pas, s'il vous plaît, car il faut qu'il travaille cette année. Soyez tranquille, Monsieur Resther, j'en aurai soin.

Jamais mandat n'a été mieux rempli. Dès le lendemain de la rentrée il avait déjà subi deux exécutions, et ainsi de suite jusqu'au printemps. On comprend sans peine qu'il ait mis du temps à se faire à ce régime, comme il le faisait remarquer. J'étais rendu au comble du désespoir, ajoutait-il, lorsqu'un jour je reçus une lettre de mon père pleine de tendresse, dans laquelle il avait placé une médaille de l'Immaculée Conception, me recommandant avec instance de la porter à mon cou, et de répéter souvent l'invocation : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous. » Aussitôt après le dîner, je me rendis à l'église, et à genoux au pied de l'autel de la Sainte-Vierge, je la suppliai de me prendre sous sa protection, car je sentais déjà que Dieu m'appelait à l'état ecclésiastique. Ma prière fut évidemment exaucée, car, à partir de ce moment, tout alla comme par enchantement, et, à la fin de l'année, j'avais l'honneur, pour la première fois, de voir figurer mon nom sur le Palmars. Ce fait de la médaille miraculeuse montre que la Providence inspire quelquefois aux parents chrétiens de pieuses industries, qui impriment aux enfants, pour toute la vie, une salutaire direction.

Après un séjour de deux ans au collège de l'Assomption, son père le ramena au collège de Montréal. Mais au bout de trois ans, inspiré, sans doute, par celui qui était devenue sa mère plus que jamais, il sollicita la faveur de retourner à l'Assomption. Malheureusement, des revers de fortune survinrent, et son père dut le retirer du collège. La Providence intervint de nouveau en sa faveur, comme il aimait à le raconter, pour montrer qu'on ne doit jamais désespérer dans aucune circonstance. J'avais connu, disait-il, à l'âge de cinq ou six ans, lorsque je fréquentais l'école de l'Évêché, un saint

prêtre qui était alors maître des cérémonies. Ce prêtre était M. Prince qui, à l'époque de mon retour de l'Assomption, venait de recevoir ses bulles comme coadjuteur de l'évêque de Montréal, et qui, en 1852, devint le premier évêque de Saint-Hyacinthe. Comme je portais le capot d'écolier, j'attirai son attention, et il me demanda le nom de ma famille. La connaissance fut bien vite renouvelée, et de ce moment il parut me prendre en amitié et me fit raconter mon histoire. Je lui dis entre autres choses, que je m'étais toujours proposé de me faire prêtre, mais que mon père n'ayant plus les moyens de me faire continuer mes études, j'étais obligé de les interrompre en attendant que la Providence, qui ne m'avait jamais abandonné, me permit de les reprendre et de suivre ma vocation. Là dessus, il me dit de prier mon père de sa part d'aller le voir le lendemain. La semaine suivante, je partais pour le collège de Saint-Hyacinthe, grâce à M. Prince qui avait bien voulu se charger de la dernière année de mon cours classique. M. Prince avait eu la bonté de me recommander au regretté M. Raymond, qui me prit sous sa protection et ne cessa de me donner tous les témoignages de la plus paternelle tendresse, et même d'un dévouement absolu, comme l'incident qui suit le démontre bien.

Un jour, je fus accusé auprès du supérieur du collège, d'être l'auteur de certains billets diffamatoires que des professeurs recevaient assez fréquemment depuis quelques semaines ; et toujours les apparences étaient contre moi. Mes accusateurs s'y prirent si bien que les membres du Conseil crurent devoir prendre la chose en sérieuse délibération, et conclurent à mon renvoi du collège. Heureusement pour moi, M. Raymond était membre de la corporation. Voyant cela, il dit à ses collègues qu'il ne consentirait à mon expulsion, qu'après avoir eu de ma bouche l'aveu de ma culpabilité—convaincu que je lui dirais la vérité, et qu'il en avait la garantie dans le fait qu'il leur raconta, et que voici :

Un jour que j'étais à la chambre de M. Raymond, il me demanda si j'avais dessiné pendant l'étude—ce qui était strictement défendu, ne me le rappelant pas, je lui dis que non. Il renouvela la même question deux ou trois fois, avec un certain air de doute : même dénégation de ma part ; et je pris congé de lui, le laissant dans un visible embarras. De retour à la salle de récréation, je me rappelai qu'en effet, *tel jour*, j'avais dessiné, et que le surveillant m'ayant surpris en train de faire la silhouette d'un des professeurs, avait déchiré mon croquis. Immédiatement, je retournai faire l'aveu de ma culpabilité à M. Raymond.

Après avoir raconté ce fait, ce dernier quitta le conseil et me fit demander à sa chambre. M'ayant fait asseoir en face de lui, il me dit avec une solennité qui me glace encore : mon cher enfant, vous êtes sous le coup d'une accusation très grave, qui motive votre renvoi du collège. Je n'ai pas voulu consentir à votre expulsion avant d'avoir eu de votre propre bouche l'aveu de votre culpabilité, me portant ainsi caution pour vous. Maintenant devant le bon Dieu, êtes-vous l'auteur de ces libelles ? Je répondis que non seulement je n'en étais pas l'auteur, mais que je n'en avais même pas vu un seul. Alors, M. Raymond me congédia pour retourner au conseil, et déclare qui si je suis expulsé, il donnera sa démission comme membre du collège. C'est ainsi que la Providence, par l'entremise de ce protecteur, me fit échapper à l'expulsion et aux malheureuses conséquences qui en auraient été la suite. Quelques mois plus-tard,

on mettait le grappin sur le véritable coupable, et M. Raymond triomphait sur toute la ligne. En me rappelant, ajoutait-il, ce que j'avais gagné en disant la vérité avec une certaine générosité, j'ai souvent adoré cet oracle de l'Évangile : *Veritas liberabit vos*. Nous avons rapporté au long ce petit incident de la vie d'écolier, pour faire voir qu'il ne faut jamais essayer de se tirer d'un embarras quelconque au détriment de la vérité.

Ses études terminées, le R. P. Resther entra au grand séminaire de Montréal où il reçut la tonsure. L'année suivante, il fut envoyé au collège de Chambly, puis au collège de Saint-Hyacinthe, où il passa deux ans. Alors son évêque le rappela de nouveau au séminaire de Montréal, afin qu'il se préparât d'une manière prochaine à la prêtrise. Mais la Providence en disposa autrement.

L'honorable Barthélémy Joliette, seigneur et fondateur de la paroisse de Joliette, qu'on ne connaissait alors que sous le nom de « Village de l'Industrie », venait de terminer un collège qu'il se proposait de placer sous la direction des Jésuites. Tout était prêt pour l'inauguration, quand Mgr Bourget lui écrivit d'Europe pour l'informer que ses négociations avaient échoué et qu'il ne fallait pas compter sur les Jésuites. Alors M. Joliette demanda à Mgr Prince, coadjuteur de Mgr de Montréal, de vouloir bien lui prêter quelques ecclésiastiques, en attendant les clercs de Saint-Viateur qui ne devaient arriver que le jour de la Pentecôte de l'année suivante (1847). Mgr Prince répondit à M. Manseau, curé de Joliette, venu à Montréal pour régler cette affaire, qu'il n'avait aucun ecclésiastique sous la main, car on était au temps des vacances, mais que s'il en rencontrait quelqu'un, il lui permettrait volontiers de l'emmener avec lui. Le même jour, M. Manseau arrivait au presbytère de Longueuil où l'abbé Resther passait ses vacances. En entendant son nom, il dit au curé avec l'air de satisfaction d'un homme qui a fait une trouvaille : « Mais c'est mon homme, que Monseigneur m'a dit de prendre où je le trouverais. Demain, mon cher, nous partirons ensemble pour Joliette où vous êtes chargé par Mgr Prince d'ouvrir le collège et d'en prendre la direction. Dans quelques jours, vous recevrez une lettre officielle d'installation. »

Le lendemain, le P. Resther était en route pour Joliette. Quelques jours après, le personnel du collège était au complet, et se composait, outre le directeur, de deux ecclésiastiques : M. Barrette, qui, après avoir été supérieur du collège de l'Assomption, devint curé de Saint-Luc, où il est maintenant retiré du ministère, et M. Dequoy, actuellement curé de Contrecoeur. Le professeur d'anglais était un jeune américain infidèle, mais que tout le monde croyait catholique, et qui obtint sa conversion, dans le cours de l'année, grâce au « Souvenez-vous ». Tels furent, en 1846, les humbles commencements du collège de Joliette qui, aujourd'hui, pourrait bien graver sur son frontispice les paroles du poète : *Flumina sæpe vides parvis e fontibus orta*.

Les frères de Saint-Viateur qui arrivèrent au printemps de 1847, étaient le F. Champagneur, supérieur ; le F. Faillard et le F. Chrétien. Le F. Faillard mourut quelques années après ; le F. Chrétien sortit de l'Institut, et le F. Champagneur devenu prêtre, est mort en France où il avait été rappelé.

A partir de ce moment, la carrière du P. Resther s'écoula toute entière dans l'exercice du saint ministère. (1) Quelques semaines après sa sortie du collège

(1) Il a été ordonné à Joliette en décembre 1846.

de Joliette, nous le trouvons au chevet des malades atteints du typhus. Il y fit dans cette atmosphère mortelle pendant deux mois, administre 6 à 800 pestiférés; tombe malade à son tour, et guérit après avoir été aux portes de la mort. (1) Le service était si bien fait, qu'on n'a jamais pu constater qu'il soit mort un seul malade sans les secours de la religion. Aussitôt qu'il est rétabli, son évêque le nomme curé de Saint-Jean Chrysostôme de Montréal. Il a juste le temps, grâce à un confrère voisin qui lui fournit l'argent, d'agrandir la chapelle qui n'avait que 40 pieds, puis il est appelé, en 1850, à la cure de Saint-Gregoire de Monnoir qu'il a desservi pendant deux ans. Il y serait bien volontiers resté plus longtemps; mais en 1852, date de l'érection du diocèse de Saint-Hyacinthe, son bienfaiteur, Mgr Prince, lui ayant manifesté le désir de l'avoir pour curé d'office, le P. Resther fut heureux d'avoir enfin l'occasion de lui témoigner sa reconnaissance, et renonça sans hésitation, à une position excellente sous tous les rapports, pour accepter la position tout à fait secondaire qui lui était offerte. Quelques jours après, il était au sein de la famille épiscopale de Saint-Hyacinthe, qui se composait: de feu M. Isidore Gravel, archidiacre et procureur, de M. Moreau, secrétaire, et aujourd'hui 4^{me} évêque de Saint-Hyacinthe, de M. Chèvrefils, vicaire, et aujourd'hui curé de Sainte-Anne du Bout de l'île, et de M. Halley, actuellement curé de Salem.

Cet arrangement ne dura pas longtemps, car dans le cours de l'année, Mgr Prince dut démembrer la paroisse de Saint-Hyacinthe, pour mettre l'accord entre les paroissiens de la campagne et ceux de la ville. L'évêque garda pour lui la ville, une partie de la banlieue, deux rangs de la campagne; et laissa le P. Resther curé de l'ancienne paroisse qui regut le nom de Notre-Dame du Saint-Rosaire. Il se trouva ainsi à changer de cure sans sortir de son presbytère, et résider, à la fois, au centre et à l'extrémité de sa paroisse. (2)

Tout était en ruines à Notre-Dame; les murs de l'église craquaient en mille endroits, malgré le bandage de fer qui les enserrait; la fabrique était criblée de dettes; on n'avait pas un ornement convenable, et par dessus le marché, une division d'enfer régnait entre les paroissiens. Humainement parlant, la situation était hérissée de difficultés insurmontables et presque désespérées.

Le P. Resther comprit immédiatement que le secours ne pouvait venir que du Ciel, et s'occupa avant tout de mettre Dieu dans ses intérêts. Il fit commencer des prières à la sainte Vierge dans toutes les familles de la paroisse, le Rosaire vivant fut établi, le chapelet fut remis en honneur, et on fit le mois de Marie avec une solennité extraordinaire. Aussi la protection de cette bonne mère ne tarda pas à se manifester à l'égard de ceux qui la priaient avec tant de ferveur et de confiance, car pendant le choléra de 1854, *personne ne fut atteint dans Notre-Dame*, bien que la maladie fit des ravages dans les paroisses voisines. Puis, l'apaisement commença à se faire dans les esprits,

(1) 5,000 victimes du typhus reposent autour de la grosse pierre qui s'élève au centre de l'enclos que l'on voit à quelques pas de l'entrée nord du pont Victoria.

(2) L'évêque alla se retirer au collège neuf de Saint-Hyacinthe, en attendant que le vieux collège fut arrangé de manière à servir de cathédrale et de résidence. Il y entra dans le cours de l'hiver, et au mois de mai un incendie considérable détruisit tout. Mgr Prince construisit alors une pro-cathédrale, qui a servi d'église paroissiale jusqu'au parachèvement de la cathédrale actuelle érigée par son successeur, et d'un évêché sur l'emplacement du vieux collège.

au point que dans l'hiver de 1854, une répartition pour la nouvelle église fut consentie.

Mais avant de raser l'ancienne chapelle, il fallait un local temporaire pour les offices, et pour se procurer un local il fallait, au préalable, obtenir de l'évêque la permission d'emprunter. Le P. Resther alla donc solliciter cette autorisation. Malgré le talent avec lequel il exposa son affaire, Mgr Prince refusa net et ne voulut jamais entendre parler d'emprunt. Il ne restait donc plus au pauvre curé d'autre alternative que celle de reprendre le chemin de son presbytère, lorsqu'il se rappela tout-à-coup que son évêque ruminait depuis assez longtemps la fondation d'un couvent de dominicains. Il retourne donc prendre congé de son supérieur, et ne manque pas, sans faire semblant de rien, de lui demander des nouvelles de son projet. J'y songe plus que jamais, lui répondit Mgr Prince, mais que voulez-vous que je fasse de plus, paralysé comme je le suis par les embarras financiers. Puisque ce projet est toujours cher à votre cœur, répliqua le P. Resther, laissez-moi emprunter pour bâtir mon église, et dans quelques mois vous pourrez faire venir des dominicains et les installer dans ma paroisse, sans qu'il vous en coûte plus que les frais de transport. Cette suggestion amena immédiatement l'évêque à ses vœux ; la fameuse permission lui fut accordée ; les travaux furent commencés le jour de la Nativité, et le 8 décembre de la même année on chantait la grand'messe dans la nouvelle chapelle temporaire. Voilà comment le P. Resther sut triompher de difficultés presque inextricables, et prépara les voies à l'établissement des fils de saint Dominique au milieu de nous.

Au risque de paraître nous attarder un peu trop, nous ne pouvons passer sous silence deux incidents d'un caractère si extraordinaire, qu'il est bien permis d'y voir l'intervention miraculeuse de la sainte Vierge.

C'était pendant le mois de Marie, l'autel de l'église Notre-Dame était paré comme aux jours des grandes fêtes, quarante-cinq petites lampes, entretenues par la piété des fidèles, brûlaient jour et nuit au pied d'une statue de la sainte Vierge, qui passait pour miraculeuse. Il y avait au fond du baldaquin qui surmontait le tabernacle et sur le sommet duquel était la statue, une image représentant saint Dominique au moment où il reçoit le Rosaire des mains de la sainte Vierge. Quatre lys artificiels reposaient sur les gradins de l'autel, de chaque côté du tabernacle.

Or, un jour que le P. Resther avait la visite d'un confrère qui n'avait pas encore vu sa chapelle, ils s'y rendirent tous les deux quelques minutes après le dîner, et s'aperçurent en entrant que l'autel venait de passer au feu. L'ornementation, le linge de l'autel et les draperies qui couvraient la statue avaient été entièrement consumés sans que la statue eût subi la moindre atteinte. Le cadre de l'image du Rosaire était carbonisé, mais l'image n'était pas même enfumée. Quant aux lys, un seul avait été épargné, celui qui touchait au tabernacle, on trouva le fait si extraordinaire que l'on crut devoir chanter le *Te Deum* après l'office du soir.

Le héros du second incident que nous tenons à raconter, parce qu'il fait ressortir aussi l'action de la sainte Vierge, est un pauvre diable qui ne voulait pas entendre parler de confession. Retraites, supplications, prières, rien ne pouvait amollir ce cœur de pierre. Il répondait invariablement à ceux qui abordaient ce sujet ; c'est inutile, Monsieur, vous ne gagnerez pas plus que les Anges et Notre-Seigneur. Or, voici le secret de ces paroles qu'il a révélé lui-

même. Un dimanche, dit-il, que j'étais dans mon banc, assistant comme les autres à la grand'messe, voilà que j'entends un bruissement au-dessus de ma tête. Je lève les yeux et j'aperçois un ange, les yeux menaçants, et fondant sur moi une épée à la main. J'ai bien pensé que c'était un avertissement, comme le fait qui m'est arrivé un jour que je revenais de Montréal pendant le choléra de 1832. Un peu avant d'arriver chez moi, j'étais descendu de ma voiture pour faire une prière au pied de la croix érigée sur le bord du chemin. Pendant que j'étais à genoux, j'entendis des soupirs et les bras de la croix craquer comme si quelqu'un y avait été cloué. Cette fois, je fus si épouvanté que je crus mourir. Je parvins à remonter dans ma voiture tant bien que mal, et j'arrivai à la maison sans connaissance. Cette brebis égarée, que ni les anges ni Notre-Seigneur n'avaient pu gagner, comme elle le disait, la sainte Vierge la ramena au bercail, dans une circonstance que les paroissiens de Notre-Dame ne doivent pas encore avoir oubliée.

C'était le dernier dimanche d'octobre 1858. On installait ce jour là, pour perpétuer le souvenir d'une retraite de trois semaines, qui venait d'être prêchée par les RR. PP. Oblats, un riche *ex-voto*, la statue de la sainte Vierge telle qu'elle apparut à saint Jean l'Apocalypse. Mgr Prince présidait la cérémonie et prononça un sermon qui produisit le plus religieux enthousiasme. Rien n'avait été épargné pour rendre aussi solennelle que possible cette fête que les fidèles assimilaient à un jour du ciel sur la terre. L'assistance fut tellement impressionnée par tout ce qu'elle vit et entendit ce soir là, qu'un grand nombre de fidèles ne se décidèrent à quitter l'enceinte sacrée qu'au son de l'Angelus et en versant des larmes. Il leur semblait qu'ils sortaient du ciel pour rentrer dans le monde. Celui que les anges et Notre-Seigneur n'avaient pu gagner, était présent lui aussi; et qui sait si la miséricorde infinie de Dieu n'avait pas ménagé cette imposante cérémonie pour le faire revenir de son aveuglement! Le P. Resther venait à peine de rentrer au presbytère, qu'on vint le demander pour une personne qui l'attendait à la sacristie. Il y court et voit son malheureux paroissien se jeter à ses pieds, en disant, d'une voix entrecoupée par les sanglots: Ah! Monsieur le curé, ce que ni les anges ni Notre-Seigneur n'ont pu gagner, la sainte Vierge vient de l'obtenir. Vite, confessez-moi, pour l'amour du Bon Dieu. Le lendemain il communiait avec l'expression d'un chrétien qui goûte son Rédempteur, et mena ensuite la vie d'un saint pendant les quelques années qu'il vécut. Le même jour, le P. Resther quittait Notre-Dame du Saint-Rosaire pour Saint-Athanase d'Iberville. La sainte Vierge, sans doute, en lui accordant la conversion de ce grand pécheur, avait voulu lui donner un commencement de récompense pour avoir tant propagé son culte à Notre-Dame.

Le P. Resther a été curé de Saint-Athanase à deux reprises: une première fois de 1858 à 1860, et une seconde fois, de 1862 à 1866. L'esprit de la population laissait beaucoup à désirer lorsqu'il fut appelé à la desserte de ce poste. Non seulement les affaires politiques et locales avaient engendré la division, mais même une haine invétérée. On en était rendu à ne pas se visiter à l'article de la mort. Le P. Resther eût donc recours aux remèdes qui lui avaient si bien réussi à Saint-Grégoire de Monnoir; et lorsqu'il revint dans cette paroisse après un séjour de deux ans à l'évêché de Saint-Hyacinthe, il trouva l'église complètement parachevée, et les divisions à peu près effacées. Au moins, presque tout le monde se saluait et se parlait.

L'événement capital de son dernier passage à Saint-Athanase, fut la fonda-

tion d'un collège commercial. A cette époque, paraît-il, on ne pouvait être curé qui vaille, sans être le fondateur de quelque obse, collège, couvent ou institution, quelconque. Le P. Resther se laissa donc aller au courant général, d'autant plus que les paroissiens, demandaient de grands enis une institution de ce genre, et que l'on pouvait faire pour \$5,000 l'achat d'une propriété à proximité de l'église, et qui en valait 25,000. Il aurait cependant préféré un couvent, mais la population voulait absolument un collège commercial. Il aurait préféré également le mettre sous la direction des Frères; mais on voulait des ecclésiastiques; en homme d'esprit, il suivit un courant irrésistible et qui après tout n'avait rien de dangereux, bien sûr qu'avant deux ans son collège serait un couvent. C'est ce qui arriva. Au bout de deux ans Mgr C. Laroque retira ses ecclésiastiques, et les syndics ne sachant plus que faire, agréèrent la proposition que leur fit le P. Resther de transformer le collège en couvent. A propos de ce collège, rappelons pour le profit de ceux qui commencent leur carrière, que dans l'espace de deux ans, il donna à son fondateur plus de chagrin qu'il n'en avait eu dans tout le cours de son ministère curial. La Providence qui l'appelait à l'état religieux, voulait probablement par ces petits déboires lui rendre plus facile l'obéissance à la voix de Dieu.

Le 21 novembre 1866, le P. Resther faisait son entrée au noviciat des Jésuites. A ce moment là, on lisait au réfectoire la vie de la Bienheureuse Marguerite Marie Alacoque. Cette lecture fut pour lui toute une révélation, et fit une telle impression sur son esprit, qu'il prit la résolution de ne jamais parler en chaire sans dire un mot du Sacré-Cœur; de donner toute ses retraites sous le patronage de ce divin cœur, et même d'établir cette dévotion partout où il serait demandé pour donner une retraite. Ce programme, il l'a suivi à la lettre pendant les 27 années de sa vie religieuse; et il a été au sein de nos populations, non seulement le propagateur mais pour ainsi dire, l'introducteur de la dévotion au Sacré-Cœur.

Le Sacré-Cœur de Jésus avait bien choisi son apôtre, car nous n'avons jamais vu prédicateur plus populaire, et manipulant les masses avec plus de facilité. A peine avait-il parlé cinq minutes, que son auditoire captivé l'écoutait avec une religieuse attention et ne faisait qu'un avec lui. Il n'était pourtant pas orateur dans le sens qu'on attache généralement à ce mot. Rien d'extraordinaire dans la voix, le geste et l'expression de la pensée; mais il naissait avec un talent admirable; il possédait une voix sympathique; il parlait avec un accent de profonde conviction, et surtout, sa prédication était empreinte d'une belle simplicité. Voilà, après la grâce de Dieu sans laquelle tout prédicateur n'est qu'une cymbale retentissante, ce qui lui a valu ces triomphes partout où il a donné des retraites, — et il n'y a peut-être pas vingt paroisses de la Province de Québec où il n'en a pas donné. Le temps efface le souvenir des autres retraites, mais celles du P. Resther sont inoubliables. Ainsi, à Saint-Roch de Québec, on parle encore de la grande retraite qu'il y prêcha en 1871, et on a à peu près oublié toutes celles qui ont eu lieu depuis. En présence de résultats qu'il lui était impossible de ne pas constater un peu comme ceux qui ont des yeux pour voir, il admirait, disait-il, la toute-puissance de Dieu qui faisait de si bel ouvrage avec un si triste outil. Le P. Resther a donc été un prédicateur de retraite accompli, ou plutôt, il aurait été un prédicateur de retraite accompli, si la fatigue et l'ennui ne lui avaient pas quelque fois fait perdre tout empire sur ses nerfs.

Il était le premier à déplorer ces impatiences, bien involontaires pourtant, qui, disait-il, en se jugeant un peu sévèrement, défaisaient au confessionnal ce qu'il faisait en chaire.

Prêcher, confesser et aller là où ses supérieurs l'envoyaient, voilà l'abrégé de la vie du R. P. Resther, depuis son entrée dans l'illustre compagnie de Jésus jusqu'à ce que la maladie soit venue le forcer, il y a trois ans environ, de renoncer à ses courses apostoliques. L'inaction, pour un tempérament comme le sien, devait sans doute être un terrible supplice, mais ce sentiment bien naturel ne s'est jamais trahi à l'extérieur. Il est resté jusqu'à la fin, identique à lui-même : causeur aimable et spirituel ; sympathique à tous ceux qui l'approchaient. Il a compris dès le commencement que son mal était un de ceux qui résistent à tous les traitements, il a suivi sa marche avec le plus grand sang froid, et il a regardé venir la mort presque comme une bienfaitrice. Quoi de plus naturel, et que peut-on craindre, malgré la rigueur des jugements de Dieu, quand on a travaillé pendant plus de vingt ans à faire régner le Sacré-Cœur de Jésus sur les âmes ! D'ailleurs, si Dieu est infiniment juste, n'est-il pas aussi infiniment miséricordieux ? Puis, lorsqu'il s'est cru à la fin de son pèlerinage, il a demandé la permission de quitter la résidence de Québec où il a passé les plus belles années de sa vie, pour se retirer à l'Hôpital-Général et y attendre l'heure suprême. C'est là qu'il s'est endormi dans la paix du Seigneur, le quinze du mois courant.

Maintenant, avant de terminer ces lignes que nous avons été heureux de consacrer à la mémoire d'un homme qui nous a toujours témoigné beaucoup de bienveillance, qu'il nous soit permis de recommander son âme aux prières de nos abonnés, aux prières des légions de chrétiens qu'il a affermis dans la voie du bien et fait sortir du chemin de la perdition. (1)

D. GOSSELIN, Ptre.

Les diseurs de bonne aventure

Nous avons remarqué dans les colonnes de l'un de nos journaux, l'annonce suivante :

« Madame Edouard, la célèbre cartomancienne de Chicago, donne des consultations à tous ceux qui veulent connaître le passé, le présent et l'avenir, donne des renseignements sur les objets perdus. Aussi, fait connaître le nom de votre futur mari et vous donne aussi son portrait. Venez tous la consulter et vous serez satisfaits. »

Les diseurs de bonne aventure prétendent connaître l'avenir, science que Dieu s'est réservée pour lui seul, et qu'il n'a communiquée ni aux anges, ni aux saints, ni même à la sainte Vierge qui, comme notre religion nous l'enseigne, ne peuvent nous faire connaître l'avenir que s'il a plu à Dieu de le leur révéler. Par conséquent, consulter un diseur de bonne aven-

(1) Les funérailles et la sépulture du R. P. Resther ont eu lieu à l'église de Saint-Roch de Québec, lundi de cette semaine.

ture, c'est, par le fait même, le placer au-dessus de la sainte Vierge, des anges et des saints, et faire de ce malheureux, l'égal de Dieu. Cet acte est certainement un péché, même lorsqu'on n'ajoute pas foi à ces prétendus diseurs de bonne aventure, et qu'on va les consulter simplement par curiosité ou par amusement.

Il suffit, du reste, pour savoir à quoi s'en tenir, de se rappeler son petit catéchisme, qui répond, page 58, à cette question : « Est-il permis de faire usage de sorcellerie et de charmes, ou d'ajouter foi aux rêves, aux charlatans, aux diseurs de bonne aventure ? Réponse :

« Non, cela n'est pas permis, parceque ce serait attribuer à des êtres créés des perfectionns ou un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu seul. »

Les diseurs de bonne aventure ne sont donc que de vulgaires imposteurs, malgré la réclame de certains journaux peu avisés ; et les dupes qui vont leur payer une consultation sont pour le moins d'une grande naïveté.

A travers les Journaux

On lit dans l'*Oiseau-Mouche* :

« A part quelques étrangers qui ont tort de parler de choses qu'ils ne connaissent pas, les journalistes canadiens savent que les collèges classiques sont bâtis, presque tous, avec les économies des curés et les salaires des professeurs ecclésiastiques. Ainsi le corps enseignant de notre Séminaire n'a certes par la prétention de faire plus que les autres. Hé bien ! En supposant que nos professeurs gagnent autant que le plus petit instituteur de la Cité de Montréal, et en retranchant de cette somme le salaire et la pension qu'ils reçoivent, on constate qu'ils versent chaque année \$10,000 dans la caisse de l'éducation. Et ces \$10,000 sont dépensées annuellement pour donner un éducation presque gratuite à la jeunesse de notre vaste et intéressante région. »

« N'avouera-t-on pas que ces mêmes professeurs doivent avoir autant d'intérêt à bien faire fructifier cet argent que ceux qui ne font aucun sacrifice pour l'éducation ? »

Oui, tous nos journalistes connaissent ce *petit détail*. Cependant beaucoup feignent de l'ignorer, et plusieurs ont eu l'audace de prétendre le contraire.

Le *Courrier du Canada* publie la note suivante :

« *L'Evènement* a bien tort de croire que la presse est cause du voyage que Mgr Hamel et M. Mathieu entreprennent.

« Le système d'éducation et d'instruction du Séminaire de Québec ne sera point changé. Il pourra y avoir de légères améliorations : mais que les critiques des collèges classiques en prennent leur parti. Les bases resteront les mêmes. La plupart des journaux qui ont traité cette question ont montré tant d'ignorance des faits, ils ont paru si peu connaître comment on forme la jeunesse, que les autorités de nos collèges auraient eu bien tort de se lancer immédiatement dans des réformes, et surtout dans les réformes proposées.

« M. Mathieu dont parle *l'Evènement*, faisait ces derniers jours, visiter son séminaire à un Père arrivé d'Europe ; après avoir tout vu, le visiteur lui dit : « Je ne veux pas vous décourager. Mais vous allez inutilement en Europe. Vous ne trouverez rien de mieux qu'ici. »

Théologie populaire

Qu'est-ce que l'impureté ?

L'impureté est une affection dérégulée pour les plaisirs de la chair.

Ce vice qui comprend les pensées, les désirs, les actions et les paroles impurs, est l'objet du sixième et du neuvième commandement, et renferme tout ce que ces commandements défendent. L'impureté est l'habitude de toujours violer ou désirer violer ces deux commandements. Ce péché est généralement suivi de la négligence à prier, à s'approcher des sacrements, et finalement de la perte de la foi, de l'endurcissement du cœur et d'une foule d'autres maux.

Qu'est-ce que l'envie ?

L'envie est une tristesse que l'on ressent à la vue du bien du prochain, ou une joie coupable du mal qui lui arrive.

L'envie est le désir ou la satisfaction de voir son prochain victime d'un malheur ou d'un insuccès, et le regret de le voir jouir d'avantages que nous n'avons pas. Si, par exemple, nous sommes contents lorsque ses affaires vont mal, ou peinés lorsqu'on entend dire du bien de lui, etc., nous péchons par envie.

Ce péché qui a pour principe l'orgueil, et quelque fois aussi la sensualité ou l'avarice, est excessivement commun et se rattache au huitième commandement.

Remarquons cependant qu'il n'y a pas de péché à regretter la prospérité et l'influence d'un homme qui ne s'en sert qu'au détriment du bien public ; ou à se réjouir de la condamnation et de la disparition d'un journal qui empoisonne les âmes au lieu de les édifier. Il n'est pas non plus défendu de désirer les mêmes avantages que les autres, pourvu toutefois qu'on ne cherche pas à les en priver eux-mêmes, et qu'on ne leur cause aucun préjudice.

Qu'est-ce que la gourmandise ?

La gourmandise est un amour déréglé du boire et du manger.

Quelle est la gourmandise la plus dangereuse ?

La gourmandise la plus dangereuse est l'ivrognerie, qui fait perdre la raison, rend l'homme semblable à la bête, et souvent le fait mourir.

AGRICULTURE

La nourriture des poulets ne doit pas être la même depuis les premiers jours de la naissance jusqu'à l'âge adulte.

Celle du premier âge se compose d'une pâtée ferme de farine d'orge ou de maïs délayée avec de l'eau, du petit lait ou du lait de 50% d'eau.

Il faut que la pâtée soit ferme, parce qu'étant molle, elle coule et salit les poussins, qui perdent le brillant de leur duvet ; il ne faut pas cependant la faire trop dure, parce qu'alors leur bec ne pourrait l'attaquer.

Voici la composition de la pâtée destinée aux poussins jusqu'à l'âge de six semaines.

Une pinte de liquide pour environ 2½ livres farine fera une pâtée d'une épaisseur telle, que les petits poulets la becqueteront facilement ; plus dure, ils ne le pourraient pas ; plus molle, ils saliraient leur duvet et au bout de quelques jours ne seraient que grelots de pâte sèche, ce qui leur donnerait un aspect mal-propre et maladif.

A travers le monde des nouvelles

Québec.—Les Quarante-Heures auront lieu à Saint-Pierre de Broughton, le 26 ; à Saint-Pascal le 28 ; à Saint-Paul de Montminy, le 30 ; à Saint-Méthode, le premier juillet.—M. l'abbé N.-E. Demers est transféré de la cure d'Ormstown à celle de Rigaud.

L'Abbé D. GOSSELIN, - - - - - Propriétaire-Rédacteur